



Avec les Nuls, tout devient facile!

Nouvelle édition

L'Économie

POUR LES NULS

- ✓ Produire, échanger, financer, réguler : les mécanismes économiques de base
- ✓ Le fonctionnement (et les dysfonctionnements) de l'économie de marché
- ✓ Emploi, retraites, environnement, fiscalité... : les grands enjeux économiques d'actualité

Michel Musolino
Professeur d'économie



← 22-51
WALL ST

L'Économie

POUR
LES NULS

L'Économie

POUR
LES NULS

Michel Musolino

FIRST
 Editions

« Pour les Nuls » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.
« For Dummies » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.

© Éditions First-Gründ, Paris, 2011. Publié en accord avec Wiley Publishing, Inc.
60, rue Mazarine
75006 Paris – France
Tél. 01 45 49 60 00
Fax 01 45 49 60 01
Courriel : firstinfo@efirst.com
Internet : www.editionsfirst.fr

ISBN : 978-2-7540-2621-5
Dépôt légal : juin 2011
ISBN numérique : 9782754032230

Ouvrage dirigé par Benjamin Arranger
Secrétariat d'édition : Capucine Panissal
Correction : Christine Cameau
Index : Emmanuelle Mary
Dessins humoristiques : Marc Chalvin
Illustrations : De Visu
Couverture et Mise en page : ReskatoЯ 🐼
Fabrication : Antoine Paolucci
Production : Emmanuelle Clément

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

À propos de l'auteur

Michel Musolino, professeur d'économie, a été formé à Sciences Po, d'abord dans la section économique et financière puis, sous l'autorité de Raoul Girardet, dans le cycle d'histoire du xx^e siècle. Il enseigne l'économie en classes préparatoires à HEC et dans des écoles de commerce à vocation internationale, comme l'Institut supérieur de gestion.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages économiques, dont *Crises et fluctuations économiques* (Ellipses, 1997, nouvelle édition 2010), *L'Imposture économique* (Textuel, 1997), ouvrage traduit en plusieurs langues dont le coréen, *La Défaite du travail* (L'Écart, 1999) et *Le Trader et la Ménagère : enquête sur l'hypercapitalisme* (First Éditions, 2009).

Par ailleurs, Michel Musolino est également l'auteur d'un roman policier (*Plus dur sera le chiite*, Baleine, 1998), d'un livre consacré à la géopolitique du Vatican (*Le Troisième Secret de Fatima*, Le Cherche Midi, 2006) et d'une petite anthologie des « pensées » de Silvio Berlusconi (*Berlusconneries*, Le Cherche Midi, 2009).

Remerciements

Je dois avant tout remercier mes élèves avec lesquels j'ai dû, depuis des années, parfaire la pertinence de ma pédagogie. Ils sont aujourd'hui dispersés à travers le monde et, chaque fois que cela est possible, ils me persuadent que j'ai gagné ma vie honnêtement, ce qui, d'après Joan Robinson, n'est pas évident quand on enseigne l'économie ;

Benjamin Arranger qui a toujours cru dans ce projet et l'a vaillamment défendu ;

Édith Saint-Germain qui m'a fourni une riche documentation (française) ;

Thierry Aprile, Christian Jung, excellents pédagogues, et Bertrand Commelin, grand connaisseur du continent africain avec qui, pour la première fois, j'ai abordé l'écriture économique ;

François Clauss et Christophe Bertin, pour leur apport précieux dans le domaine de la théorie des jeux ;

Et surtout Otilia Felix-Frazao, infatigable chercheuse de midi.

Sommaire

Introduction	1
À propos de ce livre	2
Les conventions utilisées dans ce livre	2
Comment ce livre est organisé	3
Première partie : L'économie, la pénurie et la richesse	3
Deuxième partie : Les rouages et la machine : les mécanismes économiques	4
Troisième partie : Les dures lois de la dynamique	4
Quatrième partie : La partie des Dix	4
Cinquième partie : Annexes	4
Les icônes utilisées dans ce livre	5
Et maintenant, par où commencer?	5
 Première partie : L'économie, la pénurie et la richesse	7
 Chapitre 1 : Trop de bouches, pas assez de pain : le problème économique	9
L'inévitable rareté des ressources	9
Les différents types de ressources	10
La première gorgée de bière, ou l'utilité marginale	12
La malédiction de Malthus	15
Réduire les besoins	16
Une solution radicale	17
Les raisons de la famine	19
L'homme est un puits de besoins sans fond(s)	22
Le labyrinthe des besoins	22
La dérive du désir	24
La publicité crée-t-elle des besoins?	25
La fin de la faim? Épargne et détour de production	27
La petite maison dans la prairie	27
Partage ou appropriation? Les vertus de l'injustice	29
 Chapitre 2 : L'histoire agitée de la pensée économique	33
L'ignorance ou l'éthique? L'économie d'avant la science économique	34
L'économie dans l'Antiquité	34
L'économie au Moyen Âge	35
L'or ou la sueur? Premières réflexions sur la richesse	37



Le mercantilisme et la quête de l'or	38
Les physiocrates, ou l'éloge de la terre	39
Les classiques : Smith, Say, Ricardo	40
Penser la justice	42
L'équilibre ou le chaos ?	43
L'apocalypse selon Marx	43
Les néoclassiques : de l'arithmétique du plaisir à la construction des grands équilibres	46
Keynes, le révolutionnaire	48
Les hétérodoxies fertiles	52
L'apport des sociologues et des historiens : Weber et Braudel	52
Veblen et la « classe de loisir »	56

Chapitre 3 : Penser l'économie aujourd'hui 59

Une discipline éparpillée, façon puzzle	59
Les voix de l'économie sont infinies	60
Une régression vraiment linéaire	62
L'état des lieux... communs	65
La tour de contrôle	65
Triomphe (et déboires) des libéraux	72
Le dogme mis à mal	74
Des questionnements nouveaux	74
La nouvelle microéconomie	75
Le problème de l'information	76
Des problèmes toujours sans solution	79
La chasse à l'effet papillon	79
Le chaos et le chou-fleur	80
Le trou noir de la valeur	80
Les fins et les moyens	83

Deuxième partie : Les rouages et la machine : les mécanismes économiques 85

Chapitre 4 : La main et l'outil 87

Les mécanismes de la production	87
Rendements croissants, rendements décroissants	88
Coût, coûts... courroux!	89
Les économies d'échelle	91
Les déséconomies d'échelle internes	91
Les économies d'échelle externes	91
Les déséconomies d'échelle externes	92
Produire, c'est bien ; bien produire, c'est mieux	92
L'efficacité de la production : productivité et rentabilité	92
Le financement, le levier et le boomerang	94
Un problème de taille	95

Small is beautiful	96
L'entreprise comme un réseau	96
Le miracle des districts industriels	97
De l'atelier au robot : les modes passent, même les modes de production ...	98
La production intégrée	98
Le domestic system	98
Le manufacturing system, l'usine première version	99
My Taylor is rich	99
Les (petits) mensonges d'Henry Ford	101
Ohno et le toyotisme	104
Le cauchemar du DRH	106
L'effet Hawthorne	106
Les lois de Parkinson	107
La leçon de Drucker : le manager comme héros	109
Simon et la « rationalité limitée »	110
Chapitre 5 : Le coup de la main invisible	113
Les mécanismes du marché : l'offre, la demande, le prix	113
La demande	114
L'offre	117
Le prix	119
La concurrence, ses bienfaits, ses défaillances	123
Les conditions de la concurrence et l'optimum	124
La concurrence faussée : monopoles et oligopoles	126
La construction d'une économie de marché	128
Le marché à l'ombre de l'État	129
Une économie, six marchés	131
Un mauvais plan : l'économie sans marché	132
L'économie chez les soviets	132
Vous avez dit pénurie?	134
Chapitre 6 : La mécanique des fluides	137
Si l'argent m'était conté	137
Étalon, intermédiaire et coffre-fort : les fonctions de la monnaie	138
De l'or à l'ordinateur, les formes de la monnaie	139
Devine qui vient Diner's?	142
Le fétichisme de la monnaie	143
Les mystères de la création	144
La richesse et son double	145
Étalon monétaire ou talon d'Achille? Les problèmes monétaires internationaux	149
L'étalon-or	149
L'étalon change-or	151
Bretton Woods et l'étalon-dollar	152
Fluctuat et agitur : les changes flottants	154
Du serpent à l'euro : la construction d'une alternative monétaire	157

Chapitre 7 : Y a-t-il un pilote dans l'avion ? 161

L'inévitable intervention de l'État	161
L'État et le bien-être collectif	162
L'État et les externalités	165
L'art du pilotage économique	167
À la poursuite du carré magique... ..	167
Les politiques structurelles	171
Le rôle social de l'État : services publics et sécurité sociale	173
La naissance de l'État providence	173
Le système français de sécurité sociale	174
L'enjeu des dépenses médicales	176
L'État manchot ? (Le budget et la dette...)	178
Le budget de l'État	179
L'épineux problème de la dette	184

Troisième partie : Les dures lois de la dynamique 189**Chapitre 8 : Krach, boom et récession 191**

La croissance et l'innovation	191
Le produit national est une brute	191
Les étapes du développement	192
Penser la croissance	195
La crise et les cycles économiques	200
La crise, quelle crise ?	200
Les cycles de crise	201
Les économies ont les crises de leurs structures	203
Théories des crises et crise des théories	206
Un problème de répartition des richesses	206
La monnaie et ses errements	207
Inflation et alcoolisme	209
Innovation et régulation	210
Le casse-tête du chômage	214
Le chômage selon les libéraux	215
Le chômage selon Keynes	216
Les deux faces d'un même fléau	217
Une hypothèse radicale : la fin du travail	218

Chapitre 9 : L'ère du vent ? L'économie immatérielle 219

La tertiarisation de l'économie : l'explosion des services	220
La primauté de l'immatériel	220
L'information et la cybernétique	222
Du savoir-faire au faire-savoir : marketing et publicité	224
Le marketing ou l'art de faire son marché	224
La publicité : désirs et réalité	228

La publicité est-elle efficace?	232
Le boom de la finance	232
Un marché... capital : les produits boursiers	233
Les marchés et les cotations	237
De la spéculation au krach	237
Les plus beaux krachs de l'histoire	242
Chapitre 10 : L'économie déchaînée	249
La crise du keynésianisme	249
Mauroy, ou la preuve par la France	250
La courbe de Phillips revue, Keynes corrigé	251
À mort l'État	254
Von Hayek, le catallactique	255
Gilder et l'« aiguillon de la pauvreté »	255
Laffer et la révolte fiscale	256
Friedman : de l'inutilité de la politique économique	258
L'école du public choice	260
La déréglementation depuis les années 1980	261
La révolution conservatrice	261
La voie française vers le marché	263
Vertus et excès du retour au marché	266
La « great job machine » et l'explosion des inégalités	266
La finance en folie	268
Les paradis fiscaux	269
La montée des oppositions	271
Le choix de l'Europe	272
L'Europe s'est faite (aussi) contre le marché	272
L'Europe et la déréglementation	274
Chapitre 11 : Le monde comme un village	277
À la recherche de la richesse des nations : les théories du commerce international	277
Adam Smith et les avantages absolus	278
Ricardo et les avantages comparatifs	279
List et le protectionnisme éducateur	280
Le théorème HOS	280
Le paradoxe de Leontief	280
Linder et la demande	281
Vernon et le cycle de vie du produit	282
Le bémol de Krugman	282
Le prix Nobel et la chienlit	283
La longue histoire de la mondialisation	283
L'irrésistible montée du commerce international	283
L'essor du commerce international dans la seconde moitié du XX ^e siècle	287
Le Sud entre essor et désolation	290

Développement et insertion dans le commerce mondial	290
L'échec du développement autocentré	292
L'enjeu du développement durable	295
Les champions de la mondialisation	296
Les stratégies gagnantes	297
Les rois du monde	301

Quatrième partie : La partie des Dix 307

Chapitre 12 : Dix idées reçues sur l'économie 309

L'économie, c'est une affaire de riches	309
Le marché peut tout	311
L'État peut tout	312
Les ressources sont épuisables	313
Il suffit de baisser les impôts	315
Le consommateur est roi	316
Les hauts salaires nuisent à la compétitivité	317
« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »	318
Les délocalisations créent du chômage	319
La France est en déclin	319

Chapitre 13 : Dix vérités économiques incontournables 321

Seule la destruction est créatrice	321
Tout emploi détruit en crée d'autres, plus nombreux et plus qualifiés	322
L'inévitable embarras du choix	323
L'information au cœur de l'économie	324
Les vrais critères de la compétition internationale	325
Les impôts les plus rentables sont ceux qui touchent les plus pauvres	326
Tout acte économique provoque des « dégâts collatéraux »	326
L'inflation est un piège (mais pas celui qu'on croit)	327
Le prix n'est pas la valeur des choses	328
Le marché : le pire système économique (à l'exclusion de tous les autres) ..	329

Chapitre 14 : Dix grands débats économiques 331

Capitalisme rhénan ou capitalisme anglo-saxon ?	331
Les marchés financiers sont-ils rationnels ?	333
Croissance, croissance durable ou décroissance ?	335
Privé ou public ?	336
Répartition ou capitalisation ?	337
On travaille trop ou pas assez ?	339
Le capitalisme va-t-il se suicider ?	339
Travail ou capital : le partage de la richesse	341
Quelle place pour l'État ?	342
Le casse-tête du chômage	342

Chapitre 15 : Dix hommes en action	345
Stephenson et la rocket	345
Keynes à Bretton Woods	346
De Gaulle et l'or de l'Amérique	347
Pompidou à Grenelle	347
Thatcher et les mineurs	348
Piaggio et le MP3 : la troisième roue de la fortune	349
La Chine, c'est Deng	350
Be bop a Lula	350
Les i-jobs de Steve	351
George Soros, le milliardaire décalé	352
Chapitre 16 : Dix conseils de lecture	353
Adam Smith, « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations », 1776	353
Karl Marx, « Le Capital », 1867	354
John Steinbeck, « Les Raisins de la colère », 1939	355
Milton Friedman, « Capitalisme et liberté », 1962	356
André Piettre, « Les Trois Âges de l'économie », 1964	357
Guy Debord, « La Société du spectacle », 1967	357
John Kenneth Galbraith, « Une brève histoire de l'euphorie financière », 1992	358
Viviane Forrester, « L'Horreur économique », 1996	359
Paul Fabra, « Le Capitalisme sans capital », 2010	360
Michael Lewis, « Le Casse du siècle », 2010	361
Cinquième partie : Annexes	363
Annexe A : Glossaire	365
Annexe B : Généalogie de la pensée économique	375
Annexe C : Schéma économique d'ensemble	377
Annexe D : Ressources	379
Livres	379
Journaux et revues	381
Sites internet	381
Index des personnes	383
Index thématique	389

Introduction

Aujourd'hui, nul n'échappe à l'économie. S'étalant dans les colonnes des journaux et sur les chaînes de télévision, celle-ci s'impose partout, suscitant des conversations passionnées, et généralement inquiètes, sur le chômage, l'accroissement des inégalités, les effets désastreux de la mondialisation... La défiance à l'endroit de cette science « occulte » est d'autant plus importante que la plupart des gens en ignorent les principes de base et ne sont guère en mesure de déchiffrer clairement les informations colportées par les médias.

En un mot comme en cent, l'économie, jugée austère, rébarbative et trop souvent porteuse de mauvaises nouvelles, a mauvaise réputation. Image négative renforcée par la manière dont cette discipline est présentée et, dans la plupart des cas, étudiée. L'économiste, en effet, n'est pas un plaisantin. S'abritant derrière des lunettes à monture dorée et une tenue toujours impeccable, il apparaît pétri d'une gravité qui laisse accroire que, dans sa discipline, on ne rigole pas. Sans compter son langage : vocabulaire abscons, méandres théoriques, concepts fumeux, soutenus par une inextricable langue de bois – bois massif dans lequel on taille les gros sabots ou bois creux dont on fait des flûtes, selon l'occasion.

Bref, les amateurs ne sont pas les bienvenus. L'économie est une chose trop sérieuse pour être laissée à ceux qui n'y entendent rien ou pas grand-chose. Celui qui aurait la curiosité légitime de s'y intéresser est rapidement refoulé par une bordée de « CAC 40 », une rafale de *Return on Equity* et quelques salves d'« avantages comparatifs ». Les « spécialistes », ou présumés tels, veillent au grain et font tout pour que leur savoir demeure inaccessible aux vulgaires profanes.

Ceux qui ont la mauvaise idée de faire des études d'économie (ou qui doivent en passer par là au cours de leurs études) ne sont pas mieux lotis : obligés d'utiliser les mathématiques comme unique langage, ils finissent par avoir les idées aussi courbes que des fonctions. Certains d'entre eux se révoltent contre une discipline qu'ils définissent comme « autiste ».

Alors, difficile d'accès, l'économie ? Pas vraiment. Il suffit d'un peu de bon sens pour découvrir les concepts, les idées, les mécanismes, certes parfois délicats, mais qui éclairent de manière déterminante les questions que chacun se pose, y compris celles qui paraissent à première vue insurmontables. L'économie change de visage si l'on prend soin de ne pas tomber dans les excès d'une technicité inutile. On se rend alors compte que cette discipline qui prône la rigueur et qui, parfois, en est

totalément dépourvue ne manque pas de charme. Elle a surtout une qualité incontournable : si on la tient un peu en laisse, si on ne lui lâche pas trop la bride dans les méandres de l'abstraction, elle ne parle que de la vie concrète, de toutes ces choses qui la rendent parfois difficile : travail, loisirs, consommation, éducation, richesse.

On reproche encore à l'économie d'être une discipline sans morale : elle n'en a en effet aucune. Mais c'est justement cette absence de morale, ou plutôt de moralisme, qui en fait, aussi curieux que cela puisse paraître, une matière, certes un peu dévergondée, mais ô combien stimulante. Car, lorsqu'elle ne se retranche pas derrière des faux-semblants ou un jargon artificiel, l'économie parle de la vie de chacun d'entre nous, sans détours, avec la logique incontournable des calculs les plus simples.

À propos de ce livre

Le pari de cet ouvrage est de rendre accessible une discipline que tout semble condamner à rester ésotérique. Une fois débarrassée de ses oripeaux, notamment mathématiques, l'économie révèle ce qu'elle est vraiment : une science humaine, plus qu'humaine, aussi passionnante par sa logique que par les problèmes qu'elle pose et qu'elle résout. L'économie est un outil incontournable pour comprendre le monde dans lequel on vit ; personne ne doit en être privé. D'autant plus que l'exploration de l'économie, si elle est nécessaire, est aussi, parfois, réellement plaisante. Car l'économiste, si sérieux, n'est pas avare en bêtises, dans les faits comme dans les idées ou dans la rencontre souvent fracassante entre la théorie et la réalité.

Ce livre est conçu dans un double souci de clarté et de pertinence. Il tente d'éviter les deux écueils sur lesquels on peut facilement buter quand on parle d'économie : une simplification excessive qui ne mène qu'à des lieux communs inutiles et une approche trop technique et théorique, inévitablement éloignée de la réalité. Les analyses théoriques n'ont pas été sacrifiées, mais elles ne sont évoquées que dans leur contexte et pour leur capacité à expliquer la réalité que chacun connaît. Et toute référence à des faits, personnes, entreprises existant ou ayant existé est donc ici parfaitement... volontaire!

Les conventions utilisées dans ce livre

Ce livre n'utilise pas beaucoup de termes savants, bizarres ou ésotériques. Mais l'économie a un vocabulaire qui lui est propre et qu'il faut connaître (par exemple, le terme « escompte »). Dès lors, chaque fois que j'utilise et

définis un nouveau terme, je mets ce terme en *italique*. La plupart de ces mots sont repris et définis dans le glossaire qui se trouve en annexe A.

De même, quand je parle d'un organisme ou d'une organisation pour la première fois (par exemple, le Fonds monétaire international), je donne son nom complet à la première occurrence ; par la suite, je l'écris en utilisant simplement l'abréviation usuelle (FMI).

Comment ce livre est organisé

L'ouvrage est composé selon la démarche suivante : dans un premier temps, après avoir explicité le problème économique (qui peut se résumer par le célèbre : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »), on montrera comment le savoir économique s'est construit en retraçant les grandes étapes de ses avancées théoriques et pratiques (ainsi que quelques déboires délectables). On verra ensuite en quoi l'économie constitue une machine, et on en explorera les mécanismes. Enfin, on étudiera en quoi elle est un système inévitablement dynamique, une mécanique en mutation permanente – mutation qui est à la base des crises et des incertitudes qui l'accompagnent.

On ferait la même chose en dissertant sur l'automobile : comment elle est née, à quels besoins elle répond, quelles furent les grandes étapes de son évolution. On devrait également expliquer comment fonctionne une voiture : les pièces qui la composent, leur principe et leur rôle. Après quoi, on analyserait le comportement dynamique de l'automobile : la vitesse, la tenue de route, sans oublier les pannes et les accidents. Enfin (dans la partie des Dix), on invite quelques amis et on en discute...

Première partie : L'économie, la pénurie et la richesse

On expose là le problème économique : la confrontation des besoins de l'homme à des ressources inévitablement limitées. On verra comment le problème économique a été abordé à travers les âges, les simplifications, les erreurs, les progrès décisifs. En suivant la construction de la « science économique », on trouvera les jalons posés par les grands théoriciens, de Smith à Friedman en passant par Marx et Keynes. Un tableau de la réflexion économique actuelle fera le point sur les idées dominantes, la place de l'économie dans la société et ses liens privilégiés avec la politique.

Deuxième partie : Les rouages et la machine : les mécanismes économiques

Dans un deuxième temps, on analysera les rouages de la machine. La mécanique économique, complexe en apparence, s'articule autour de quatre fonctions simples : produire, échanger, financer, réguler. On étudiera donc les mécanismes de la production et les critères d'efficacité des entreprises ; les incontournables lois du marché et les problèmes qu'elles soulèvent ; les mécanismes monétaires nationaux et internationaux ; et, pour finir, le rôle de l'État dans le domaine économique et social.

Troisième partie : Les dures lois de la dynamique

Dans la troisième partie, on insistera sur l'aspect dynamique du système économique, mécanique en mutation permanente : croissance, développement et crises. Une dynamique au double visage : création et innovation d'un côté, remises en cause et doutes de l'autre. L'accent est mis sur les manifestations les plus récentes de ces mutations : le développement de l'économie immatérielle, l'essor de la finance, la déréglementation et la mondialisation.

Quatrième partie : La partie des Dix

Dans cette dernière partie sont présentés les noyaux durs du savoir économique autour de trois thèmes : dix lieux communs à éviter ; dix vérités incontournables sur lesquelles aucune réflexion économique ne peut faire l'impasse et qu'on aimerait voir plus souvent rappelées ; dix grands débats qui agitent la réflexion économique actuelle et invitent à une confrontation permanente des idées. Nous vous proposons aussi de rencontrer dix personnalités qui ont fait et font l'économie, et d'aller plus loin avec dix conseils de lecture.

Cinquième partie : Annexes

Vous trouverez dans cette partie des documents qui faciliteront votre lecture : d'abord, un glossaire des termes utiles reprenant les définitions des mots en italique explicités tout au long du livre, puis un schéma récapitulatif consacré à l'histoire de la pensée économique et un schéma décrivant les mécanismes économiques fondamentaux. Une bibliographie indicative donnera enfin quelques pistes de lecture à ceux qui souhaiteraient approfondir le sujet.

Les icônes utilisées dans ce livre

Avertissements, idées fausses, éléments techniques ? Pour repérer très vite les différents types d'informations contenues dans ce livre, fiez-vous aux icônes placées en marge du texte. Elles orientent votre lecture au gré de vos questionnements ou vous aident à revenir sur tel ou tel point précis.



En économie, on entend parfois tout et son contraire : le marché se régule lui-même, l'impôt tue l'impôt, les hauts salaires sont incompatibles avec la compétitivité... Cette icône débusque les idées reçues et les lieux communs véhiculés ordinairement, mais aussi les prophéties délirantes et les théories fumeuses de certains économistes eux-mêmes.



Cette icône signale des éléments importants qui vous aideront à mieux comprendre l'histoire et l'évolution de l'économie. Elle attirera votre attention sur les analyses incontournables, les principes clés, les personnages majeurs et les événements qui ont fait date.



Riche en polémiques et en controverses de toutes sortes, l'histoire de l'économie a vu fleurir de nombreuses rivalités entre économistes, chaque représentant d'un courant de pensée s'opposant à ses concurrents pour asseoir sa domination sur son époque. Cette icône signale les grands affrontements théoriques, politiques ou idéologiques qui ont marqué l'histoire de la discipline.



Pour peu que l'on s'en donne la peine, l'économie, répétons-le, peut être comprise par tous. Toutefois, il est impossible de faire l'impasse sur certains points techniques. Cette icône signale les mécanismes économiques plus complexes, les analyses plus affûtées qui requièrent toute votre attention.

Et maintenant, par où commencer ?

Si vous n'avez pas de problèmes particuliers, de questions pressantes, vous pouvez commencer par le commencement et suivre le développement de notre propos de bout en bout. Mais ce livre est aussi fait pour être picoré ponctuellement, selon l'humeur, ou consulté pour éclairer un point précis. Vous voulez savoir comment Bill Gates est devenu l'homme le plus riche du monde ? quels problèmes pose le financement des retraites ? comment faire des plus-values de 1000 % en Bourse ? Les réponses sont dans ce livre. Il vous suffit de consulter le sommaire, mais aussi l'index des noms propres et des principales notions à la fin de l'ouvrage pour trouver la page correspondant à l'information recherchée.

Première partie

L'économie, la pénurie et la richesse



Dans cette partie...

Partons à la découverte de l'économie. Avant tout, nous préciserons son domaine, ses méthodes, les problèmes qu'elle essaie de résoudre, en commençant par le plus urgent : celui de la survie. Ensuite, un voyage à travers l'histoire de la pensée économique nous fera croiser les grands théoriciens, les grandes écoles de pensée et les grands thèmes de réflexion. Enfin, nous découvrirons le paysage économique actuel, avec ses idées dominantes, ses rites, ses travers. Nous ferons le point sur les grands questionnements d'aujourd'hui, sur les avancées étonnantes et sur les non moins surprenantes zones d'ombre qui persistent dans la pensée économique.

Chapitre 1

Trop de bouches, pas assez de pain : le problème économique

.....

Dans ce chapitre :

- La rareté des ressources
 - Les besoins et leur satisfaction
 - La malédiction de Malthus
 - De la gestion de la pénurie à la création de richesses
-

Tout le monde a fait cette simple (et pénible) expérience : vous vous promenez dans un magasin, un produit vous attire. Vous le voulez. Vous passez mentalement en revue le contenu de votre portefeuille ou de votre compte en banque. Trop cher. Vous passez votre chemin ou vous vous dites : « Il faudra que je fasse des économies. » Or, « faire des économies », c'est déjà « faire de l'économie ». C'est le premier pas dans l'univers impitoyable de la rareté des ressources. Car l'économie, qu'à juste titre Thomas Carlyle (1795-1881) nommait « la triste science » (« *the dismal science* »), n'est que cela : la confrontation de l'homme avec des ressources insuffisantes pour satisfaire ses besoins.

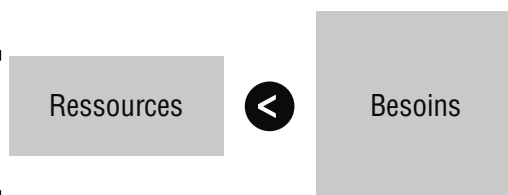
L'inévitable rareté des ressources

Depuis que l'homme est homme, le problème économique se pose à lui de manière incontournable. Vivre, manger, se protéger. Tout se paie, par l'effort ou par l'argent, qui n'est que de l'effort passé. Existe-t-il une évidence plus immédiate que celle de la malédiction économique ? Les animaux de toute espèce ne sont-ils pas, dans toute leur sincérité de bêtes, l'image même de cette lutte pour la vie qu'est en définitive l'économie ? La bête famélique cherchant une pitance n'est en rien différente de l'homme harassé courant à sa tâche. Car, comme l'attestent les textes sacrés, tel est notre destin commun : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Sur Terre, la gratuité n'est plus de mise depuis qu'Adam et Ève ont été chassés du paradis terrestre et chaque satisfaction semble devoir se payer. Les économistes ont donné un nom à cette malédiction : la rareté. Voilà le concept de base de l'économie, et il est bien simple : il n'y a pas sur Terre, à l'état de nature, assez de biens, de ressources, pour satisfaire tous les besoins des hommes.

Bien sûr, lorsqu'on pense à l'économie, d'autres images, d'autres concepts nous viennent en tête : production, travail, échange, monnaie... Mais derrière tous ces rouages, et de quelque bout que l'on prenne le problème, il revient toujours à cette inégalité :

Figure 1-1 :
L'inégalité
besoins-
ressources.



Il n'y a pas assez de ressources pour satisfaire les besoins de l'homme. Il faut donc « gérer » ces ressources. L'économie est la gestion des ressources rares.

Les différents types de ressources

Une ressource est tout ce qui peut satisfaire un besoin, mais quelques distinctions doivent être faites. L'homme dispose ou peut disposer de différents types de biens. Les ressources peuvent être *économiques* ou *non économiques* selon qu'elles sont soumises à rareté ou pas. Ainsi, l'air que l'on respire est un bien essentiel, mais, n'étant pas rare, il échappe à l'univers de l'économie. Il n'est donc pas soumis au processus de production et d'échange qui en générerait la rareté. Chacun peut en profiter à sa guise, gratuitement. Pendant longtemps, l'économie a ignoré ces biens et concrètement les entreprises et les particuliers en ont usé et abusé. Aujourd'hui, il est devenu évident que ces biens doivent eux aussi être gérés. C'est dans cette direction que va par exemple le protocole de Kyoto.

Autre distinction, les ressources comprennent les *biens* d'une part et les *services* de l'autre. Un service est une activité humaine visant à satisfaire un besoin d'autrui. Il ne peut pas être stocké et doit être consommé au moment où il est produit. Un bien, lui, peut être matériel ou immatériel. Un baril de pétrole est un bien matériel, une marque, un procédé de fabrication ou un fonds de commerce sont des biens immatériels.

Enfin, les biens et services peuvent être *marchands* ou *non marchands*, selon la manière dont ils sont financés. Les premiers sont financés individuellement, les autres collectivement, par l'impôt par exemple.

Biens de production et biens de consommation

Une distinction essentielle sépare les *biens de consommation* et les *biens de production*. Une pomme d'un côté, la bêche de l'autre.

Un bien de consommation est détruit, plus ou moins rapidement, pour satisfaire un besoin. Pour certains biens, la destruction est immédiate (la pomme) : ce sont les biens non durables. Pour d'autres, la destruction est plus lente (une automobile, l'électroménager). Il s'agit de biens durables.

Un bien de production (la bêche) participe à la création d'autres biens. Il ne satisfait pas directement les besoins. Un bien d'équipement, par exemple, est un outil qui crée d'autres biens (ou services). Notons que si un particulier achète une automobile, il achète un bien de consommation, alors que la même voiture achetée par une société de taxis est un bien de production.

Cette opération de création d'un bien de production est un élément essentiel de la vie économique, qu'on appelle l'investissement. *L'investissement* est, dans une première approche, l'achat d'une machine, d'un outil, d'un bien de production. On verra qu'il peut se présenter sous une multitude de formes, mais qu'on peut toutes reconduire à cette forme primitive. Si on appelle *capital* un bien de production, l'investissement est la création d'un capital. Dans le langage courant, le mot « capital » désigne aussi bien la machine (capital physique) que l'argent qui sert à l'acheter (capital financier). Ces deux formes de richesse produisent et rapportent pareillement. Le mot « capital » leur convient donc parfaitement. Il est, au contraire, quelque peu osé de parler de « capital humain », bien que certains économistes n'hésitent pas à le faire. L'homme représente l'autre facteur de production (le travail) ; il vaut mieux ne pas les confondre.

L'*amortissement* est un concept lié au capital et à l'investissement. Dans le langage courant, on dit : « J'ai acheté une voiture diesel, je l'amortirai en cinq ans si je fais 30 000 kilomètres par an. » Cela signifie que, compte tenu de la différence de prix de l'essence et du gasoil, la différence de prix d'achat des deux voitures sera remboursée ou récupérée à ces conditions. En économie, l'amortissement est une méthode comptable. Il consiste à :

- ✓ Estimer la durée de vie d'un bien de production, machine ou outil ;
- ✓ En déduire l'usure ou l'obsolescence annuelle (de manière linéaire ou dégressive) ;
- ✓ Retirer des entrées générées par le bien de production la somme équivalente à l'usure et la « mettre de côté » (ces sommes ne sont pas imposées) ;

- ✓ Remplacer avec les réserves constituées lorsque la machine est totalement usée.

L'amortissement est donc un investissement de remplacement. Il a comme but de garder en état un stock de capital.

Biens individuels et biens collectifs

Les biens et services peuvent être *individuels* ou *collectifs*. Un bien individuel est un bien à usage exclusif dont le financement est pris en charge par le bénéficiaire. J'achète un sandwich, je le mange : cet acte prive tout autre agent de ce sandwich. Un bien ou un service collectif n'a pas d'usage exclusif. Un mur mitoyen sépare aussi bien une maison que l'autre. Le chauffage d'un lieu public n'entraîne pas d'usage exclusif : ce n'est pas parce que je suis chauffé dans le métro que mon voisin ne le sera pas. Au contraire. La défense d'un pays n'a pas d'usage exclusif. Ce sont là des services *indivisibles* : le fait qu'un individu en profite n'en prive pas les autres.

Le financement des biens et services collectifs présente également une particularité : il est *disjoint* de leur consommation. Je mange le sandwich que j'ai acheté. Mais, même si je n'ai pas d'enfants, je finance l'école par mes impôts. Et ceux dont les enfants profitent de l'école ne paient pas forcément d'impôts.

Distinguons, dans l'univers très vaste des biens et services collectifs, une catégorie : celle des *biens collectifs purs*. Un parking, une route, une émission de télé ne sont pas des biens collectifs purs, car on peut en contrôler l'accès en faisant payer un droit, un péage, une redevance. On peut donc en contrôler la consommation, l'usage. Il n'en est pas de même pour la police, la défense, la recherche... On définit les biens collectifs purs comme des biens dont la quantité consommée par chaque individu est identique à la quantité produite et dont le coût *marginal* d'accès pour tout consommateur après le premier est nul.

Nous venons de rencontrer pour la première fois l'adjectif « marginal ». Derrière ce mot se cache un des concepts essentiels de la réflexion économique.

La première gorgée de bière, ou l'utilité marginale

La quantité des ressources disponibles est l'alpha et l'oméga de l'économie. C'est d'elle que dépend la valeur des choses. Depuis le XIX^e siècle, tous les théoriciens s'accordent sur ce point. Adam Smith et David Ricardo, fondateurs de l'économie moderne, pensaient que la valeur venait exclusivement du travail. Les penseurs socialistes ayant tiré de cette idée

des considérations désobligeantes pour la classe des propriétaires (par exemple « la propriété, c'est le vol »), l'idée qu'il pût exister un étalon objectif de la valeur a été donc laissée de côté. On considère désormais (après quand même deux siècles de débats...) que la valeur est une affaire subjective. On parle de *valeur-utilité*. Elle ne dépend plus que des goûts de chacun, et surtout de la rareté, c'est-à-dire de la quantité disponible.

Utilité et satisfaction

« La première gorgée de bière. C'est la seule qui compte. Les autres, de plus en plus longues, de plus en plus anodines, ne donnent qu'un empatement tiédaesse, une abondance gâcheuse [...]. L'alchimiste déçu ne sauve que les apparences, et boit de plus en plus de bière avec de moins en moins de joie. » Chacun connaît cette sensation si bien rendue par l'écrivain Philippe Delerm. Observons cette courbe : elle dit, moins joliment, la même chose :

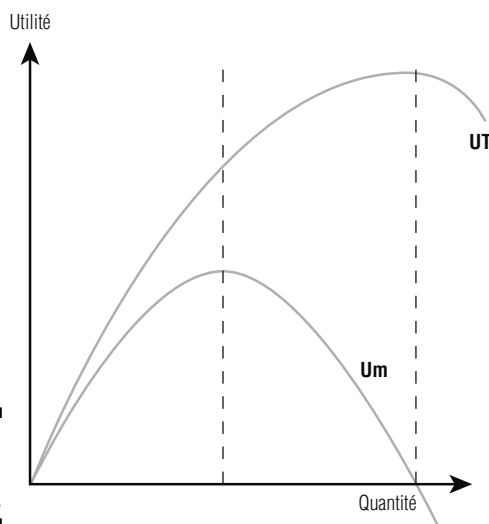


Figure 1-2 :
Utilité totale
et marginale.



L'axe vertical mesure l'utilité ou la satisfaction que donne un bien, l'axe horizontal les quantités consommées. Que voit-on ? L'utilité totale (UT) est fonction de la quantité consommée. Quand la quantité de biens disponibles augmente, l'utilité augmente. Mais cette liaison est loin d'être linéaire. On voit d'abord qu'à partir d'une certaine quantité, l'utilité stagne, puis décroît. C'est le phénomène de *saturation*. Je mange ; au bout d'une certaine quantité de nourriture absorbée, je n'ai plus faim. Je bois des verres de vin et, au-delà d'un certain nombre de verres, mon plaisir n'augmente plus ; si j'insiste, je ferai même l'expérience désagréable d'une « utilité décroissante »... Mais l'essentiel n'est pas là.

L'utilité marginale

Observons la courbe. Son évolution illustre un phénomène essentiel, peut-être le cœur de tout raisonnement économique, son noyau dur. Un verre de vin n'a pas une utilité propre, définie et immuable. Celle-ci dépend d'abord du sujet. Certains n'aiment pas le vin : une seule goutte les rend malades ; d'autres ne l'apprécient qu'en quantité. L'utilité est une affaire de goûts personnels.

L'autre élément déterminant est tout simplement la position du verre de vin dans la série de verres de vin. Les premiers verres donnent une utilité importante, les derniers (si on ne s'arrête pas avant) une utilité négative. C'est ce phénomène essentiel que mesure l'*utilité marginale*. L'utilité marginale est la satisfaction que donne, dans une série, la dernière unité consommée. Elle se mesure par une différence d'utilité totale entre deux quantités de bien. Si, par exemple, ma satisfaction passe de 10 à 15 en buvant un troisième verre, l'utilité marginale de ce troisième verre est de 5.

Si on trace la courbe de l'utilité marginale (U_m) – pour les amateurs de mathématiques, il s'agit de la dérivée de la courbe d'utilité totale –, on perçoit quelques points stratégiques :

- ✓ Lorsque l'utilité marginale est croissante, la courbe de l'utilité totale l'est également ;
- ✓ Lorsque la courbe d'utilité marginale est décroissante mais positive, l'utilité totale croît, mais moins vite ;
- ✓ Lorsque l'utilité marginale est égale à 0, l'utilité totale est à son maximum ;
- ✓ Lorsque l'utilité marginale est négative, l'utilité totale décroît.

Rendements croissants, rendements décroissants et optimum

On peut tirer des enseignements essentiels de cette approche. Tout d'abord que toute la rationalité économique consiste à déterminer le point où l'utilité marginale est égale à 0. Cette égalisation, sous toutes ses formes, représente l'alpha et l'oméga de l'économie. C'est le point de satisfaction maximale, l'*optimum*. Cette méthode de calcul n'est pas seulement valable pour la consommation. Elle est utilisée dans tous les domaines de l'économie : production, investissement, échange... Chaque fois qu'un calcul doit être fait en économie, il est fait « à la marge ».

Remarquons ensuite que le *rendement* des verres de vin, leur capacité à satisfaire, n'est pas linéaire. On peut avoir des *rendements croissants* si l'addition d'unités donne une satisfaction totale augmentant plus vite. On a alors un effet de synergie : deux verres de vin bus successivement donnent plus de plaisir que deux verres de vin bus séparément. L'effet de l'un ne s'additionne pas seulement à l'effet de l'autre, il l'amplifie. Avoir une roue sur

deux vélos séparés ne donne pas la même satisfaction que d'en avoir deux sur le même vélo!

On a des *rendements décroissants* lorsque les verres de vin bus successivement donnent une satisfaction supplémentaire, qui diminue (avoir une troisième roue, c'est bien, mais la troisième roue sera moins utile que la deuxième). On entre là dans une zone cruciale, qui est au cœur de phénomènes complexes. Consommer plus de biens augmente la satisfaction totale, mais chaque unité de bien supplémentaire a une utilité marginale moindre... Pour atteindre la satisfaction maximum, il faut accepter cette décline de l'efficacité de chaque bien supplémentaire. Il faudra boire la coupe jusqu'à la lie, boire cet ultime verre à utilité nulle pour atteindre le sommet du plaisir...

Le coût d'opportunité, l'arbitrage et le renoncement

Chacun sait, ou imagine, quelle satisfaction lui apporte la consommation d'un bien ou d'un autre. Mais les ressources étant limitées, l'homme doit choisir entre des utilisations possibles de ses ressources. Ces utilisations sont alternatives : chaque fois qu'il choisit la consommation d'un bien, il renonce automatiquement à la consommation d'un autre. C'est de cet impératif que vient le concept de *coût d'opportunité*. Le coût d'opportunité d'une ressource mesure ce que cette ressource rapporterait dans la meilleure utilisation alternative possible. On mesure ainsi le *renoncement* que l'on doit consentir pour obtenir une satisfaction quelconque. Quand on dit : « Cette voiture me coûte 20 000 euros », on peut aussi bien dire : « Pour avoir cette voiture, je dois renoncer à une année sabbatique. » Le coût d'opportunité, c'est la rationalité économique qui, chaque fois que nous faisons un choix, vient nous tapoter sur l'épaule pour vérifier si on ne l'a pas oubliée.

Dans la vie, selon sa vision économique, tout choix d'un individu est un *arbitrage* entre des solutions possibles, entre des utilisations alternatives des mêmes ressources, quelle que soit leur nature. On a ainsi un arbitrage loisir/travail, un arbitrage consommation/épargne, un arbitrage entre les différentes formes de placement, etc. Depuis quelque temps, les économistes ont tendance à vouloir analyser tous les choix humains dans ces termes, y compris le mariage, les enfants, l'éducation (voir chapitre 3).

La malédiction de Malthus

Partant du principe que les besoins sont supérieurs aux ressources, le problème est de savoir comment gérer cette inégalité. Il n'y a guère que deux solutions : ou on agit sur les ressources ou on agit sur les besoins. Y compris de la manière la plus extrême, celle préconisée par Malthus : faire moins d'enfants.

Réduire les besoins

Si on agit sur les besoins, ce ne peut être que pour les limiter. Cette idée, à mille lieues de notre culture, a été la direction suivie par bon nombre d'hommes. Elle fut le choix fondamental, ou le fardeau, de bon nombre de civilisations, et on la retrouve comme suggestion philosophique dans bien d'autres.



Nombre de philosophes de l'Antiquité, comme Diogène dans son tonneau, préconisaient une vie détachée des besoins matériels. Les « cyniques » étaient appelés ainsi parce qu'ils vivaient comme des... chiens. En Inde, pendant des siècles, l'économie était régie par ce que Gandhi appelait le *swadeshi*, un état d'esprit qui incite à contrôler ses désirs et à les restreindre à ce qui est accessible dans son environnement immédiat. La frugalité est l'essence même de la civilisation indienne. Les religions monothéistes, elles, ont toujours prêché une vie sobre, si ce n'est austère. Les dix commandements ordonnent, entre autres, la modération.

Autre exemple, l'économie des Indiens d'Amérique était bâtie sur l'adéquation voulue, recherchée, de la vie de l'homme aux ressources offertes par la nature. Elle a été redécouverte avec émotion par bon nombre d'écologistes et de critiques de notre modèle de civilisation hédoniste. Les peuples de chasseurs prélevaient avec parcimonie ce dont ils avaient besoin pour survivre. Le bison leur fournissait nourriture, habillement, habitation, outils en os. D'autres tribus pratiquaient une agriculture extensive : ils cultivaient pendant une saison des terres qu'ils abandonnaient la saison suivante. À aucun moment ils ne voulaient prendre à la terre plus que ce qu'elle voulait donner.

La violence avec laquelle les pionniers traitèrent les Indiens, qui se solda par un véritable génocide (90 % des Indiens d'Amérique du Nord furent exterminés, notamment au cours du XIX^e siècle) s'explique en grande partie par le choc de deux cultures totalement divergentes sur le problème du rapport de l'homme avec la nature. Les Européens arrivant en Amérique étaient pour la plupart des protestants, souvent des « fondamentalistes » qui tiraient de leurs croyances et de leur foi une vision des rapports entre la nature et les hommes diamétralement opposée à celle des religions shamaniques ou animistes des Indiens. Chassés par la faim, privés de terre en Europe, ils découvraient dans le Nouveau Monde une nature opulente qui n'attendait que la sueur de l'homme pour être irriguée et rendue prospère. Dans la tête de ces luthériens, ce que faisaient les Indiens de leur pays était une insulte à Dieu, à sa générosité et à ses commandements. Si les Indiens étaient à leurs yeux des « sauvages », c'était avant tout par leur manque de rationalité économique.

Une solution radicale

Si la réduction des besoins est étrangère à notre culture, une autre attitude mentale nous est familière : le malthusianisme.

La menace de la famine

Économiste anglais et néanmoins pasteur, Robert Malthus (1766-1834), contemporain de Smith, est connu pour avoir donné au problème économique une vision pessimiste et de sa solution une vision simple, mais radicale et tout aussi pessimiste. Les hommes sont soumis à une malédiction : leur nombre a naturellement tendance à augmenter selon une suite géométrique (2, 4, 8, 16, 32...), alors que la production de biens, notamment alimentaires, progresse, dans le meilleur des cas, selon une suite arithmétique (2, 4, 6, 8, 10...). « Au bout de deux siècles, écrit Malthus, la population et les moyens de subsistance seront dans le rapport de 256 à 9 ; au bout de trois siècles de 4096 à 13 ; après deux mille ans, la différence sera incalculable » (*Essai sur le principe de population*, 1798). Il en conclut que si les hommes ne font rien pour limiter les naissances, l'humanité va droit dans le mur : la nature se chargera d'ajuster le nombre d'homme aux ressources disponibles par la famine.

Comme le dit Carlyle, qui, après avoir lu Malthus, définit l'économie comme « la triste science » : « Nulle part dans cette partie de son monde intellectuel il n'y a de la lumière ; rien que l'ombre sinistre de la faim », tout est « morne, triste, funèbre, sans espoir pour ce monde ou le prochain ».

« Au banquet de la nature »

Dans l'*Essai sur le principe de population* (1798), Malthus donne une description dure du sort de l'humanité, avec des accents qui nous rappellent certains traits de notre actualité. Lorsqu'un homme arrive sur Terre, dit-il, il pénètre dans un monde déjà possédé. Si la société n'a pas besoin de son travail, il n'a aucun droit de réclamer de la nourriture : « Il est de trop au banquet de la nature. » Cette nature inflexible lui donnera l'ordre de s'en aller si par malheur

les convives apitoyés lui font une petite place à table. Car « le bruit qu'il existe des aliments pour tous ceux qui arrivent remplit la salle de nombreux arrivants qui réclament ». Et à partir de là, l'ordre et l'abondance qui régnaient se transforment en disette. Alors, « le bonheur des convives est détruit par le spectacle de la misère et de la gêne qui règnent en toutes les parties de la salle ».



Cette approche a été sévèrement, et justement, critiquée. La majorité des contemporains de Malthus tenaient pour vraies les affirmations de Jean Bodin (1530-1596) : « Il n'y a richesse, ni force que d'hommes », « Il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de sujets, trop de citoyens » (*Les Six Livres de la république*, 1576). La réalité de l'histoire a montré, et avec quelle évidence, que la malédiction de Malthus n'était qu'une chimère.

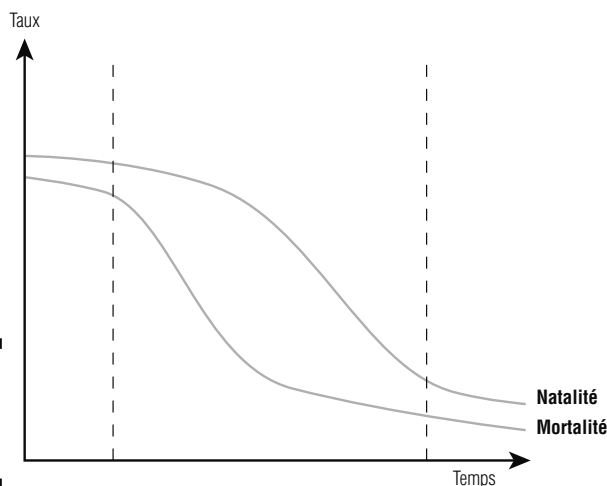
Pourtant, le malthusianisme a eu, et a encore, ses partisans. Il a même connu une singulière heure de gloire dans la seconde moitié du XX^e siècle, au moment où les colonies accédaient à l'indépendance. Le malthusianisme, « le plus barbare des contresens » selon l'économiste et académicien français André Piettre (1906-1994), était devenu une sorte d'évidence à laquelle chacun se pliait : les économistes, les bonnes âmes et les gouvernants des pays dont les habitants mouraient de faim. Toutes les méthodes de limitation des naissances (comme s'il s'agissait de nuisances) ont été mises en œuvre, y compris les plus coercitives. La Chine communiste s'est donné comme slogan musclé : « Un couple, un enfant », couvrant ainsi un regain d'infanticides dans les campagnes, qui renouaient avec une triste tradition. L'Inde d'Indira Gandhi a même expérimenté la stérilisation forcée, à laquelle on créditait à un moment les quatre cinquièmes des naissances évitées.

Le spectre démasqué

La réalité est tout autre. Le problème de la population a été pris à l'envers. Cela arrive souvent en économie. L'augmentation de la population a toujours été et est toujours un phénomène temporaire. Malthus écrivait à un moment où les famines étaient sur le point de disparaître en Europe ; le moment de gloire de ses idées s'est produit, dans le deuxième après-guerre, à un moment où la mortalité s'est effondrée dans le tiers-monde. La hausse de la population s'est produite, temporairement, dans un cas comme dans l'autre, pendant le temps nécessaire aux populations concernées pour « régler » leur taux de natalité. L'explosion démographique n'a lieu que le temps nécessaire pour passer d'un équilibre de hauts taux à un équilibre de bas taux. Ce phénomène est connu comme le loup blanc par les démographes.

Ce schéma retrace ce qu'on appelle la *transition démographique*, c'est-à-dire le passage d'un équilibre de forts taux de natalité et de mortalité (autour de 35-45 ‰, phase 1) à un équilibre de bas taux (autour de 10 ‰, phase 3). L'explosion démographique est due au décalage dans le temps entre la baisse de la mortalité et celle de la natalité (phase 2). La mortalité baisse rapidement lorsque la nourriture, l'hygiène et la médecine s'améliorent. Le phénomène est rapide : cela ne prend pas beaucoup de temps de ne pas mourir de faim si on a de quoi manger ! Au contraire, la baisse de la natalité demande un peu plus de temps, car ce sont là les mentalités qui jouent. Les habitudes, les coutumes, les traditions, souvent liées à des croyances religieuses, évoluent plus lentement.

Figure 1-3 :
La transition
démogra-
phique.



Il est probable qu'en définitive, l'enrichissement des populations soit l'élément déterminant de la baisse de la natalité. Ce qui est difficilement acceptable, c'est que l'on ait cru, dans la période allant des années 1950 aux années 1970, que ce qui était vrai et bon pour les pays du Nord ne le fût pas pour les pays du Sud. Au nord, l'accroissement de la population avait signifié croissance économique, enrichissement et bien-être. Au sud, il fallait que ce soit famine, misère, catastrophe. Pendant les Trente Glorieuses, alors que nous nagions dans l'opulence, « le bonheur des convives est détruit par le spectacle de la misère [...] et par la clameur importune de ceux qui sont justement furieux de ne pas trouver les aliments [...] » (Malthus, *ibid.*). Il fallait, à ce moment-là, que tout le monde partage notre phobie de l'enfant. Une phobie de riches.

Les raisons de la famine

Mais si Malthus s'est trompé, pourquoi des millions d'hommes meurent de faim ? L'économie affronte beaucoup de problèmes, mais celui-ci, même s'il ne fait la une des journaux qu'en cas de catastrophe spectaculaire, est probablement le premier qu'un économiste digne de ce nom doit essayer de comprendre et que les responsables de tous niveaux devraient tenter de résoudre. Est-ce réellement le cas ? Tous les ans, entre 8 et 10 millions d'hommes meurent de faim dans le monde. Un milliard de personnes souffrent de sous-alimentation ou de malnutrition. L'exercice qui consiste à chiffrer ce qu'il en coûterait pour faire cesser cette abomination est aussi facile que désespérément stérile.

Un problème de répartition

Il en est de la faim comme de la soif. Ce n'est pas un problème de richesse globale, mais de répartition de celle-ci. Ce n'est pas l'eau qui manque sur Terre, mais l'eau n'est pas forcément là où on en a besoin. Les 250 hommes les plus riches du monde disposent de la même part de la richesse mondiale que les 3 milliards les plus pauvres. Pendant que les uns meurent de faim, d'autres souffrent d'obésité. On peut même constater qu'un animal domestique dans un pays riche consomme quotidiennement plus que chacun des 2,8 milliards d'hommes les plus pauvres, qui disposent de moins de 2 dollars par jour pour vivre, ou, *a fortiori*, que le milliard qui dispose de moins de 1 dollar. Mais ça serait sans doute une faute de goût.

Tenons-nous-en à des données simples. Selon l'organisme de l'Organisation des Nations unies (Onu) pour l'alimentation et l'agriculture, la FAO, les disponibilités énergétiques alimentaires par personne et par jour sont de plus de 3300 kilocalories dans les pays développés, de 2500 dans les pays sous-développés, et de 2700 pour l'ensemble du monde. Ça veut dire, mais en théorie seulement, que le monde produit *déjà* de quoi nourrir l'humanité tout entière.

La composition de l'alimentation est aussi à prendre en compte. Les modèles alimentaires des pays développés sont riches en énergie et en produits animaux. Les différents modèles traditionnels sont beaucoup plus riches en produits végétaux. Pour produire 1 kilocalorie animale, il faut 7 kilocalories végétales. Pour les 3500 kilocalories des pays les plus riches, qui contiennent 1400 kilocalories animales, il faut en réalité produire 11900 kilocalories végétales. Pour les 2000 kilocalories du Sud (qui contiennent seulement 80 kilocalories animales), il ne faut en produire que 2480.

La disproportion apparaît dans toute son ampleur. Si la consommation de produits animaux dans les pays pauvres est de toute évidence insuffisante, il est tout aussi évident que celle des pays riches est excessive. Excessive en ce qu'elle est la cause des maladies les plus répandues dans ces pays, maladies cardio-vasculaires, cancers, obésité. En Europe, on estime déjà le coût de l'obésité à quelque 60 milliards d'euros. Plus que ce que coûte la politique agricole commune (PAC), un comble!

Un problème commercial

Les trois quarts des hommes ayant des difficultés alimentaires sont des ruraux, vivant donc de l'agriculture. Leurs problèmes sont très rarement de source naturelle (sécheresse, inondations), plus souvent de nature politique (guerres) et la plupart du temps d'origine économique et commerciale.

La concurrence mondiale a fait baisser les prix des produits agricoles. Seules les agricultures les plus mécanisées ou profitant de conditions particulièrement favorables sont capables de supporter le choc. Encore

faut-il que les gouvernements interviennent, comme en Europe, pour stabiliser les prix ou subventionner les agriculteurs. Pour les autres, la situation est désespérée : délaissant les cultures traditionnelles de subsistance (tout simplement parce que ces biens-là sont moins chers à acheter qu'à produire), ils se spécialisent dans des produits commerciaux. Les prix de ces produits étant bas, ils essaient de produire plus pour gagner plus. Le résultat est catastrophique : la production augmentant, les prix baissent encore et leur revenu est laminé.

Dès lors, on assiste à une situation pour le moins paradoxale : pendant que des hommes meurent de faim, en Europe, on stocke des surplus agricoles et on réduit les surfaces agricoles à coups de subventions. C'est ce qu'a montré l'économiste indien Amartya Sen (né en 1933) dans *Poverty and Famines : an Essay on Entitlement and Deprivation* (1981), un de ses ouvrages les plus importants.

La logique est que, si on ne limite pas la production agricole des pays riches, les prix ne peuvent que s'effondrer. Les agriculteurs seraient ruinés. C'est incontournable. C'est ce qui explique pourquoi – cela n'aura pas échappé au lecteur attentif – 1 kilo de pommes normandes vaut dans n'importe quel supermarché de la région parisienne toujours plus qu'1 kilo de bananes qui vient pourtant de l'autre côté de l'Atlantique. L'aberration, comme le disait l'économiste et agronome Michel Cépède (1908-1988), est que « pour rémunérer la peine des producteurs dans le système économique d'aujourd'hui, il faut qu'il y ait des affamés ».

Trouvons cependant des raisons d'être optimistes : dans les années de l'après-guerre, l'Inde et la Chine ont connu une véritable explosion de leur population : elle dépasse dans ces deux pays le milliard d'hommes. Ces deux pays ont, plus ou moins, réglé le problème de l'alimentation. Malgré les erreurs tragiques et les inévitables insuffisances, la famine a disparu de ces pays.

La thèse de l'économiste danoise Ester Boserup (1910-1999), dans son livre *The Conditions of Agricultural Growth* (1965), se situe aux antipodes du spectre malthusien. Pour elle, l'augmentation de la population exerce une « pression créatrice » qui a toujours été le moteur de l'innovation agricole, depuis l'invention de la charrue jusqu'à celle de la culture en terrasses. Peter Drucker ou Simon Kusnetz (1901-1985) voient d'ailleurs dans la pression démographique le ressort principal de l'innovation en général.

Nous ne connaissons certainement plus une augmentation de la population d'une ampleur comparable à celle de la seconde moitié du xx^e siècle. Est-ce que cela signifie que le moment le plus difficile est passé ? Probablement.

En attendant, le spectre a la peau dure. Il revient régulièrement sous forme d'extrapolation catastrophiste. On entend couramment des phrases du type : « Si la Chine avait le même niveau de consommation que les États-Unis, il

nous faudrait quatre planètes » ou pire encore : « Si tous les Indiens savaient lire, il n'y aurait plus un seul arbre en Inde. » De telles extrapolations ne sont pas seulement fausses, elles sont également crapuleuses. Elles signifient, en filigrane, que les Chinois ou les Indiens ne peuvent se développer qu'en mettant en cause notre petit confort blanc, allègrement confondu avec l'avenir de la planète. Ce qu'on oublie, encore et toujours, c'est le progrès technique. Fallait-il attendre l'invention de l'iPad pour comprendre qu'il y a d'autres manières de lire un livre que de couper des arbres (qu'on peut d'ailleurs planter et replanter...)? Quant aux Chinois, le problème n'est pas qu'ils veuillent se développer (ou qu'ils sachent *déjà* lire!), mais qu'on leur propose un mode de vie à l'américaine...

L'homme est un puits de besoins sans fond(s)

Une chose est sûre : la croissance démographique est globalement inférieure à la croissance des richesses. Comment se fait-il que l'inégalité entre besoins et biens soit toujours de mise? La réponse est simple : quelle que soit la croissance des biens, ils seront toujours inférieurs aux besoins. Pourquoi? Tout simplement parce que les besoins de l'homme sont infinis.

Le labyrinthe des besoins

On peut définir le besoin comme un état de manque qui nous pousse à agir. Le sociologue américain Abraham Maslow (1908-1970) a proposé d'étudier les besoins de l'homme en les classant dans les différents étages d'une pyramide : à la base, on trouve les besoins physiologiques, puis les besoins de sécurité, d'affiliation, d'estime et enfin le besoin d'accomplissement de soi.

On peut, pour simplifier, ne retenir que trois niveaux : besoins primaires, besoins sociaux, besoins d'accomplissement de soi.

Les besoins primaires

Respirer, boire, manger, se protéger des éléments, se reproduire sont autant de besoins naturels. Ces besoins primaires sont ceux de l'animal qui sommeille en tout homme. S'il n'y avait qu'eux à satisfaire, l'ensemble de l'humanité pourrait se reposer, heureuse. Nous pourrions, comme le lion, dormir 20 heures par jour.

Les besoins sociaux

Le problème vient du deuxième niveau, celui des besoins sociaux. Ce sont les besoins que l'homme ressent non comme être vivant, mais comme être vivant *en société*. Vouloir dresser un catalogue des besoins sociaux de l'homme serait vain. Soulignons tout simplement quelques points de repère :

- ✓ **Les besoins sociaux sont aussi vitaux que les besoins primaires.**
Ne pas manger mène à la mort ; se sentir rejeté peut mener au suicide ;
- ✓ **Les besoins sociaux sont contradictoires.** Un individu peut avoir, en même temps, successivement ou alternativement, besoin de se sentir comme les autres et de se différencier ;
- ✓ **Les besoins sociaux ont investi les besoins primaires et se confondent avec eux.** Les besoins élémentaires sont satisfaits dans des formes socialement significatives, un dîner dans un restaurant chic à la lueur tamisée des bougies ne satisfait probablement pas le seul besoin de s'alimenter... ;
- ✓ **Les besoins sociaux sont souvent mus par des ressorts « clandestins » dont nous n'avons pas forcément conscience.** Ainsi la consommation semble-t-elle parfois suivre des mobiles bien peu rationnels. Pourquoi se déplacer en ville dans un encombrant et coûteux tout-terrain ? Parce que ce véhicule satisfait beaucoup de besoins (volonté d'afficher un statut social, besoin de domination, besoin de se sentir en sécurité, besoin d'une hypothétique évasion...) et pas seulement celui d'aller d'un point à un autre.

Les besoins sociaux se ramènent en définitive à une *consommation de signes*. C'est la thèse, entre autres, du philosophe Jean Baudrillard (1929-2007), selon laquelle les biens constituent un système *sémiologique*.

La sémiologie est la science qui étudie les *signes* au sein de la vie sociale. Un signe est tout ce qui a un sens, une signification. Le sémiologue, selon l'élégante définition d'Umberto Eco (né en 1932), lui-même brillant sémiologue, est celui qui « s'obstine à voir du sens là où les autres ne voient que des choses ». Dans nos sociétés, comme dans les sociétés primitives, nous communiquons avec les autres non seulement par le langage mais aussi par des objets, qui peuvent par ailleurs n'avoir aucune utilité pratique : à quoi sert une cravate si ce n'est à montrer qu'on en a une ? Roland Barthes (1915-1980), dans *Mythologies* (1957), a montré à quel point des choses aussi anodines qu'un steak-frites, le lait, le strip-tease étaient porteuses de sens. Son analyse sémiologique de la Citroën DS est célèbre.